

## INTRODUCTION

La tolérance n'est pas une attitude spontanée des êtres humains ; on pourrait dire que l'instinct fondamental d'auto conservation et de défense de soi qui caractérise tout vivant se manifeste chez l'homme comme une fermeture qui le conduit à considérer avec soupçon tout ce qui pourrait menacer ce qui lui appartient : sa vie, sa famille, sa propriété, mais aussi ses habitudes, ses mœurs, ses convictions, en bref tout ce qui entre dans la constitution complexe de son identité. Pour cette raison il voit, dans ce qui est différent par rapport aux facteurs constitutifs de cette identité, des éléments négatifs, des réalités hostiles qu'il doit combattre pour se défendre. En pratique cela implique que ses rapports avec d'autres individus humains ne se manifestent pas sous des formes conflictuelles seulement si ceux-ci «partagent» avec lui un nombre considérable de ces facteurs d'identité. Par contre, les autres humains, ceux qui ne peuvent pas être considérés comme des «nôtres», deviennent des ennemis et, même si on n'arrive pas à les attaquer physiquement pour les anéantir ou les soumettre, on considère «intolérables» les caractéristiques qui les font différents de nous (et on assume de telles diversités comme raisons ou comme prétextes qui justifient notre hostilité envers eux). Si on considère cette situation (qui nous rappelle l'«état de nature» dont parlait Hobbes et l'«agressivité» fondamentale théorisée par Freud), l'acceptation très diffusée de l'idéal de tolérance qui (au moins en principe) caractérise la civilisation actuelle peut nous étonner. Un examen historique nous montre toutefois que la culture occidentale est parvenue à un tel résultat à travers un itinéraire que nous pouvons exprimer en forme de paradoxe : on a accepté la tolérance à cause de l'intolérabilité de l'intolérance. Le paradoxe disparaît si on tient compte du fait que l'intolérabilité dont il est question a un sens strictement pratique et concret : l'intolérance religieuse avait donné lieu pendant la Renaissance, spécialement dans l'Europe nord-occidentale, à de telles atrocités (guerres de religion) que les esprits les plus illuminés commencèrent à proposer comme remède une attitude

d'acceptation des différences dans les croyances religieuses au moins sur le plan politique. Il n'est pas difficile de voir ici une analogie avec ce que Hobbes avait dit à propos de l'état de nature, qui se caractérise par un *bellum omnium contra omnes* : dans un tel état les hommes se retrouvent dans une condition d'insécurité, ils mènent une vie «courte et misérable» et ils se rendent compte qu'il est mieux pour eux de renoncer à leur liberté d'action illimitée et de se soumettre à la protection de l'État auquel ils consignent l'autorité absolue. En utilisant une expression plus moderne nous pourrions dire que la tolérance se présente comme une condition essentielle pour garantir la paix sociale et aussi bien toute une série d'avantages que celle-ci assure, y inclus le progrès économique et même technologique. Cette acception originaire de la notion de tolérance s'est progressivement étendue du domaine religieux au domaine politique et moral et actuellement s'applique à d'autres différences (ethniques, linguistiques, culturelles) et, en général, est devenue une sorte de vertu morale qui symbolise le statut d'une société «civilisée».

Le discours que nous venons de faire semble sous-entendre que la tolérance est un «prix à payer» en vue de nombreux avantages pratiques, mais il reste douteux si elle est aussi quelque chose de valable en elle-même, spécialement parce que, dans le langage commun, le terme «tolérance» a le sens de l'acceptation de quelque chose de négatif, qu'on se résigne à admettre pour des raisons plus ou moins fortes, mais qui laissent subsister cette négativité. Voilà pourquoi la tolérance n'a pas été jugée une bonne chose par nombre de personnes, soit dans le passé historique de l'élaboration de ce concept, soit encore aujourd'hui. Bossuet, par exemple, la considérait comme un vice de son temps plutôt qu'une vertu, car il y voyait une attitude de désengagement à l'égard de la fidélité à la vraie religion. D'autre part il est intéressant de voir que Hume attribuait l'attitude de tolérance aux religions polythéistes et celle d'intolérance aux religions monothéistes et, tout en admettant que les dernières ont une supériorité théorique, donnait sa préférence aux premières sur le plan de la vie en commun dans une société civile. Il est donc clair que cette liaison entre tolérance et polythéisme n'était pas un titre de recommandation pour la tolérance aux yeux des hommes habitués à considérer le polythéisme comme une caractéristique de sociétés barbares et inférieures. Nul n'aurait imaginé, à cette époque-là, que Max Weber irait parler d'un «polythéisme des valeurs» comme caractéristique des sociétés modernes «avancées».

Même en dehors de ces références religieuses, on ne peut pas passer sous silence un certain caractère antinomique qui est inhérent à la tolérance : celle-ci en effet implique en même temps une attitude de rejet et une attitude d'acceptation, car il n'y aurait pas de tolérance si ce qu'on est disposé à accepter n'était pas aussi une chose sur laquelle on n'est pas d'accord. C'est là la raison qui explique les oppositions passées et présentes à la tolérance : l'homme tolérant serait celui qui manque de cohérence au moins entre ses pensées, ses convictions et son action. Il faut partant résoudre cette difficulté, détendre cette tension interne, si on veut donner à la tolérance un sens positif. La solution historiquement élaborée consiste dans une précision de cette «acceptation» et de ce «rejet» dont on vient de parler. L'acceptation se précise dans la notion de *respect* pour la personne qui exprime des idées, ou pratique des formes de vie, que nous ne croyons pas acceptables, sans que cela nous oblige à accueillir ou partager ces mêmes idées ou pratiques : la tolérance ne comporte donc pas, en première analyse, la coexistence d'idées ou doctrines opposées, mais la coexistence pacifique entre les personnes qui les soutiennent. Ceci d'autre part n'empêche pas qu'on puisse essayer de défendre nos idées, de les communiquer et aussi de les faire accepter aux autres, pourvu que tout cela se réalise comme un effort de persuasion et de compréhension *mutuelle*, un effort inspiré par l'esprit d'accueil, d'écoute et de dialogue (qui doit aussi admettre que l'autre n'utilise pas nos méthodes de discussion et de dialogue, qui sont elles aussi relatives à nos pratiques de vie et à nos traditions culturelles).

A ces conditions on peut voir que la tolérance ne se confond pas avec le scepticisme et le relativisme. Tout d'abord parce que celui qui est foncièrement «indifférent» envers des idées ou des formes de vie ne peut pas être «tolérant» dans un sens sérieux, car la tolérance exige qu'on soit disposé à respecter des différences qui sont en contraste avec ce dont nous sommes vraiment convaincus. Par conséquent l'individu tolérant est celui qui possède des convictions, qui est prêt à s'engager pour elles, qui les considère vraies, mais en même temps est capable de respecter autrui et à cause de cela arrive aussi à respecter ses convictions. Sans être sceptique, l'homme tolérant est conscient que toute vérité est partielle, qu'il n'est pas en mesure de la posséder tout entière, que d'autres approches sont possibles et légitimes, qu'il peut s'enrichir en considérant sans préjugé les idées des autres, que la confrontation avec celles-ci peut en tout cas lui servir pour mieux comprendre les siennes. Même dans les

sciences exactes les controverses se sont révélées d'une importance fondamentale et leur progrès a été assuré par l'existence de méthodes diverses et de théories rivales.

Nos analyses nous montrent que la tolérance est une conséquence du pluralisme ou, pour mieux dire, une attitude éthique correcte qui nous est imposée par la considération de la valeur intrinsèquement positive du pluralisme. Ceci explique pourquoi la tolérance est une «vertu» particulièrement précieuse à l'époque actuelle, dans laquelle le pluralisme a assumé des dimensions impensables il y a seulement quelques dizaines d'années. La globalisation, qui ne se réduit pas à la simple globalisation économique et des marchés, mais qui concerne presque toutes les dimensions de la civilisation humaine, exige qu'on trouve des bases pour la «vie en commun» dans notre «village global» et ces bases ne peuvent pas être fournies par les valeurs d'une seule culture, ou par les moyens d'une forme particulière de rationalité. Seule la tolérance peut nous offrir l'instrument pour atteindre une vie paisible et sereine dans un monde où, malheureusement, des formes nouvelles d'intolérance se manifestent partout et où même des formes anciennes (telles que l'intolérance religieuse) réapparaissent avec une force sinistre.

L'Institut international de philosophie a consacré au thème : «Philosophie et tolérance» ses Entretiens de 1996, qui se sont tenus à Rabat grâce au soutien du gouvernement marocain et à la collaboration de la Société marocaine de philosophie. Le choix du Maroc, un pays arabe qui a été capable d'éviter les manifestations d'intolérance qui ont secoué tant de pays islamiques, a été symbolique et les débats qui ont marqué les travaux de ces Entretiens ont vu la participation de philosophes de toutes les parties du monde et ont été particulièrement féconds. Les thèmes mentionnés dans ce qui précède ont été approfondis par des analyses historiques et théorétiques, ainsi que par des réflexions touchant aux aspects religieux, politiques, socio-culturels du problème de la tolérance. Nous remercions tous ceux qui ont rendu possibles ces Entretiens et espérons que la publication de ces *Actes* pourra offrir une contribution significative à l'approfondissement d'un sujet qui est d'importance capitale pour la civilisation présente et pour son avenir.

Evandro Agazzi  
Président de l'Institut international de philosophie